

## Le livre de jeunesse aujourd'hui

Animateur : Michel Grandaty (enseignant-chercheur en sciences du langage,  
IUFM de Toulouse)

Intervenants : Marie-Claire Mzali (IGEN 1<sup>er</sup> degré)  
Pierre-Marie Beaude (Professeur à l'Université de Metz, auteur)  
Françoise Mateu (Editrice, Seuil jeunesse)  
Françoise Guissepin (Librairie *Ombres blanches*)

### Michel Grandaty,

Bonjour à tout le monde ! Il s'agit de la première table ronde, ce n'est pas une table ronde générique qui permettrait de faire l'introduction de ces deux jours, comme dans un colloque universitaire. Elle se rapproche plutôt d'une figure de rhétorique qui s'appelle la métonymie, c'est-à-dire la partie pour le tout : l'exemple donné dans les ouvrages de rhétorique, c'est une voile à l'horizon, c'est-à-dire ce terme est donné pour l'ensemble du bateau. Donc nous avons à la fois l'Inspection et le Ministère qui sont représentés, nous avons la librairie, nous avons l'édition, nous avons l'auteur, ce qui veut donc dire que nous avons une partie pour le tout de ces deux jours. Nous allons à la fois rester simplement table ronde et qu'en même temps, nous allons essayer de poser un certain nombre de problèmes précis.

A ma gauche, nous avons le plaisir d'accueillir Françoise Mateu, qui est éditrice au Seuil. A ma droite, Marie-Claire Mzali. Madame Bouysse, Inspectrice Générale, était très dépitée de ne pas pouvoir venir. Elle a donc confié la tâche à Marie-Claire Mzali de la représenter. Ensuite, Pierre-Marie Beaude, auteur, et enfin Françoise Guissepin, responsable du secteur jeunesse à la librairie *Ombres blanches*.

Nous allons débiter par la lecture de l'institution, basculer sur la librairie en termes de pratiques ou plutôt de demandes : quelles sont les demandes aujourd'hui ? Ensuite, nous demanderons à l'éditeur du Seuil quelle est sa problématique, sa politique personnelle, comment il rentre aujourd'hui dans cette tâche et terminer par le témoignage précieux de ceux qui sont à la source de toute cette réflexion et de toutes ces tractations à la fois culturelles, organisationnelles et commerciales : les auteurs, et donc par un témoignage, une voix.

Juste avant, en introduction, je vais donner quelques petits éléments d'information, puisque, effectivement, c'est une table ronde un peu élargie par rapport à son public... On dit « livre de jeunesse », et vous voyez bien qu'on ne dit pas « livre de vieillesse » ! À partir du moment où on est sur « livre de jeunesse », ça signifie qu'on a un public ciblé et ça signifie aussi qu'il y a des fonctions qui se cachent derrière. Alors si on regarde d'où vient cette notion de « livre de jeunesse », en France, il faut remonter au XVII<sup>e</sup>

siècle, avec *La Fontaine*, Charles Perrault, avec donc dès ce moment-là une double idée de distraire et d'instruire, et qui va jusqu'à l'encadrement moral. Il faut bien saisir qu'au départ, cette notion de littérature de jeunesse est une notion de littérature d'encadrement. Ce qui est caractéristique aussi à la naissance au XVII<sup>e</sup> siècle du livre de jeunesse en France, c'est la place de l'image. Il y a dès le début l'idée que, pour nos enfants, l'image aura un rôle central, spécifique. C'est un point important. Au XVIII<sup>e</sup>, on va y rajouter le *Télémaque* de Fénelon, mais je préfère faire référence au domaine anglo-saxon avec le *Robinson Crusoë* qui apporte le thème de l'exotisme, donc une littérature de jeunesse qui a aussi pour fonction d'aller vers l'imaginaire. Rapidement, au XIX<sup>e</sup> siècle, la Bibliothèque Bleue, avec la pratique du colportage, dans l'idée d'étendre cette littérature de jeunesse à tous les enfants de France, avec le premier grand éditeur qu'est Hetzel, qui a quand même l'idée de convoquer George Sand, de faire travailler Jules Verne, Gustave Doré, d'être lui-même auteur, sous le nom de P.J. Sthal. La certitude d'Hetzel est qu'une bonne littérature pour enfant est une bonne littérature tout court !

Quant à la fonction d'encadrement, cette fonction des valeurs morales, elle perdure un certain temps et nous allons voir avec les intervenants où nous en sommes aujourd'hui.

Nous allons pouvoir commencer avec l'intervention de Marie-Claire Mzali sur les attentes de l'institution en termes d'attentes d'enseignement. Alors quelques petits chiffres pour commencer cette courte introduction, chiffres que vous avez sur le site du Syndicat de l'Édition : 16,6 % de parts de marché pour le secteur jeunesse, par rapport à l'édition en général. C'est entre 70 millions et 80 millions d'exemplaires vendus. Les tirages sont entre 3 000 et 5 000 exemplaires en général. C'est pratiquement le double pour les auteurs adultes, 7 000 à 8 000 en général. Mais dans le secteur jeunesse, on a de très grandes réussites à 10 000 voire 300 000 exemplaires, surtout comme dans *Le monde de Narnia* et d'autres, c'est rattaché à des films à du cinéma. Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que la fiction est devenue le secteur phare, 41 %, dans ce champ-là de la littérature pour la jeunesse. Il n'y a plus que 9 % pour le documentaire. Cette grande vague dynamique des années 80 sur le documentaire, elle est en nette régression parce que le livre documentaire pose des problèmes très particuliers de qualité, de coédition internationale, de coût. La petite enfance, c'est 35 % de ce marché. La petite enfance est un secteur très créatif et très dynamique. Revenons à notre lecteur, pour terminer... Jusqu'à 15 ans, il faut savoir qu'ils sont 35 % inscrits dans les bibliothèques, alors que les adultes ne sont que 17 %. Et ces enfants de moins de 15 ans, ils comptent pour 48 % dans les sorties de livres, c'est-à-dire que ce sont les jeunes qui lisent le plus, plus que les adultes. À partir de 15 ans, le problème devient plus dramatique, ce n'est pas l'occasion dans cette table ronde d'en parler mais on a des difficultés à garder un certain nombre d'adolescents et d'adolescentes dans la lecture.

### **Marie-Claire Mzali**

Quelle est la position institutionnelle par rapport à la littérature de jeunesse et au livre en général ?

Le livre de jeunesse existe à l'école et y existe depuis longtemps. Mais entre manuels scolaires, supports d'entraînement au décodage et « lecture-plaisir » - vocable dont on ne cerne guère le sens, existerait-il en miroir une « lecture-déplaisir » ? - lecture-cadeau - en quête de quelle gratitude ? - ou véritable outil de culturation, il a longtemps cherché sa place. Les programmes 2002 assignent au livre de jeunesse une place claire en disant que la littérature fait partie de cette culture sans laquelle la plupart des références de la conversation ordinaire, a fortiori de la lecture, nous échappent. Il ne s'agit pas, disent les programmes, évidemment, d'instaurer au Cycle 3 des techniques d'explication de texte qui, à ce niveau-là, resteraient simplement du bavardage, mais il faut au contraire que les enfants lisent et lisent encore de manière à s'imprégner de leur riche culture qui s'est constituée et qui continue de se développer dans la littérature de jeunesse, qu'il s'agisse de ses classiques, sans cesse réédités, ou de la production vivante de notre temps. C'est sur la base donc de ces lectures que peuvent se développer dans l'école des débats sur les grands problèmes abordés par les écrivains, sur l'émotion tant esthétique que morale qu'ils offrent à leurs lecteurs.

C'est sur ces mêmes lectures que les enfants découvrent le plaisir de dire les textes qui les ont marqués ou de prolonger, dans des tentatives d'écriture, le plaisir qu'ils ont eu à les fréquenter. La maîtrise de la langue orale et écrite, vous le savez, c'est la priorité de l'école. Il s'agit pour nous de relever le défi qui est celui de développer chez tous nos élèves cette maîtrise, premier rempart contre l'illettrisme, ciment essentiel - faut-il le rappeler ? - du lien social et de la démocratie. Pouvoir dire, c'est en effet pouvoir penser, avoir la possibilité de fréquenter précocement les mots dans leur pleine dimension polysémique, c'est pouvoir élaborer une pensée complexe, foisonnante, divergente, loin de toute pensée unique, ferment de tous les extrémismes idéologiques, pensée que nous souhaitons, et que nous voudrions, et que nous oeuvrons à façonner chez nos élèves.

Alors savoir lire se décline bien sûr différemment selon que l'on passe du Cycle 1 au Cycle 3 : on passe de l'identification nécessaire des mots - on en a beaucoup parlé récemment- par un travail spécifique à la compréhension, à l'interprétation, on passe par l'écoute d'œuvres lues par l'enseignant, dans un parcours riche -riche d'émotions- avec une tâche ample et passionnante que nous saisissons tous.

Il s'agit pour l'école de fonder les bases d'une culture commune pour inciter chaque enfant, une fois franchies les portes de l'école, hors de toute injonction, à poursuivre son chemin de lecteur. Lire, oui, mais lire quoi et pourquoi ? Question fondamentale du sens donné par l'enfant à cet acte de lire, acte par lequel, comme dans tout apprentissage, il replace ses pas dans ceux d'une humanité qui lui a ouvert le chemin. Question à l'origine de la construction nécessaire par l'enfant d'un projet de lecteur, fruit de l'émergence d'un désir. Il est essentiel pour nous de faire en sorte que chaque enfant puisse vivre à l'école une réelle expérience de lecture, expérience fondamentale et fondatrice.

Dans son livre *Ardoise* paru chez Julliard en 2002, Philippe Djian raconte que certains livres n'étaient pas des livres mais de purs moments d'émotions qui vous élevaient vers les cimes : « J'ai éprouvé une espèce de frayeur terrible en refermant *L'attrape-cœur*, je me mis à trembler en pensant que j'aurais pu ne jamais connaître une telle expérience ». Alors que serait pour nous à l'école cette expérience de lecture ? Je gage qu'elle pourrait être la rencontre de deux pôles extrêmes : d'un côté le texte, qui est un pôle stable, ordonné, constitué de multiples interactions de signes, et puis de l'autre un trublion, un trublion incisif, volatile, qui pulse là où on ne l'attend pas, à la fois insaisissable et obsessionnel, inventif, le désir. Deux pôles hétérogènes, réalité langagière d'un côté, et pulsionnelle de l'autre. C'est là, dans cette tension paradoxale, que la lecture d'œuvres de littérature de jeunesse doit s'inscrire. Il doit y avoir de l'émotion à la lecture, du bouleversement, du remue-ménage, du remue-méninges : il faut aiguïser le désir ! Et c'est le rôle de l'école.

Lire à l'école doit donner à penser, et nous devons à cet égard avoir une confiance totale - le dira-t-on jamais assez ? - en l'intelligence de nos élèves. Nous devons leur proposer des défis intellectuels. Il faut leur offrir, car c'est un cadeau, des textes résistants, matière à débattre. Il faut des ombres, des reflets, des irisations, dans ces lectures. Il faut pousser les questionnements avant de tirer des conclusions pour des interprétations. Parallèlement, lire suppose bien sûr de pouvoir affronter une forme de solitude et en cela, la lecture peut effrayer, comme l'écriture d'ailleurs. Et Duras en parle très bien. Essayons donc de faire en sorte que lire à l'école soit source de convivialité et de partage, qu'il y ait de la ferveur dans l'échange, et je dirais même de la discorde : je rêve d'une classe où l'on se dispute autour d'un livre ! Merveille de la subjectivité de la lecture ! Il faut, en classe, faire vivre des pratiques sociales autour du livre. Je rêve de pouvoir développer des animations pédagogiques autour des pratiques culturelles des enseignants, débats de lecture pour enfin des temps résistants en animation pédagogique, de vrais temps culturels.

Il doit y avoir aussi pour l'enfant de l'écho, dans la lecture : « Miroir qu'avec moi je promène », dit Gide dans *Les caves du Vatican*. L'enfant doit trouver dans ses lectures des réponses à lui-même en résonance à un monde intérieur. Lire accompagne, nous le savons, un processus de subjectivation et permet d'accéder à soi autant que d'accéder au monde. J'aime bien cette phrase de Julia Kristeva, qui est auteur et psychanalyste, et qui dit : « Dans la littérature, nous descendons jusqu'au fond ou nous sommes étrangers à nous-mêmes ». Et puis bien sûr je pense à Proust dans *Le temps retrouvé* - je sais bien qu'il ne faut pas abuser des citations, mais je n'ai pas pu m'en empêcher ! - : « Car ils ne seraient pas selon moi mes lecteurs mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray, mon livre grâce auquel je leur fournirai le moyen de lire en eux-mêmes ».

L'école doit être provocatrice, provocatrice de rencontres comme celle d'aujourd'hui, de rencontres entre les lecteurs et les œuvres, entre les lecteurs et des textes, afin que cette expérience de lecture soit irréversible. La lecture est un processus irréversible. En la matière, les enseignants inventent et j'ai assisté récemment à un

incroyable moment : une nuit de la lecture organisée avec des élèves de CE2-CM1. L'enjeu, après la lecture de plusieurs ouvrages d'un même auteur sinologue, Lisa Bresner, était de lire un roman entier pendant la nuit. Cantine, dortoir, image inoubliable, indélébile, d'enfants, lampes frontales allumées, les yeux rougis, lovés au fond de leur duvet, plongés, engloutis, soustraits au monde par leur lecture ! Il faut que l'école multiplie ces occasions de rencontres et de frottements à des genres - théâtre, poésie, roman, et la liste est longue - et à des oeuvres classiques, mythologiques, contemporaines, novatrices, résistantes, à des thèmes légers ou encore une fois résistants qui sont vecteurs de débats. En tenant compte quand même de l'âge des enfants : il faut se garder d'une vision « adulte-centrée » dans les choses que nous leur proposons.

Il faut aussi qu'elle multiplie les médiations de lecture, et on va passer progressivement en maternelle du « raconté » - où l'oral aura encore toute sa place, où le lecteur va ajuster sa lecture aux enfants, en commentant, en modifiant, en reformulant - au « lire », où, en lisant le texte dans sa stricte écriture, l'adulte va progressivement permettre à l'enfant d'accéder à cet univers de la langue écrite, en aménageant cette première solitude, l'écoute. Au Cycle 2, les élèves commencent justement à affronter seuls des textes à leur portée, et au Cycle 3, ils ont avoir affaire avec la quantité de lecture à la fois par le nombre d'oeuvres lues et aussi par la longueur des textes. C'est de cette fréquentation régulière avec des auteurs, des illustrateurs, des genres, des styles, que progressivement, ils vont pouvoir affiner des stratégies de choix.

La classe est aussi le lieu du partage, de l'échange, du débat, celui aussi de l'expression de l'émotion esthétique, stylistique, vers des interprétations dans lesquelles le lecteur fait, lui aussi -et cela doit être perçu par nos élèves- oeuvre de création. J'ai pu aussi, très récemment en inspection, assister encore dans une classe de CM1 à un travail avec des enfants de dix ans, de milieux socioculturels très défavorisés : ils avaient travaillé sur les carnets de voyage et certains de ces carnets de voyage étaient écrits par des auteurs de littérature de jeunesse, d'autres par des auteurs plus classiques, parmi lesquels André Gide, dans un extrait de *Voyage au Congo*, ou Jacques Lacarrière avec *Chemin faisant* ou bien encore Théodore Monod avec *Souvenirs d'un saharien*, et puis ce matin-là, ils relevaient, en observation réfléchie de la langue, des mots qui évoquaient l'eau sous toutes ses formes. Dans ce premier jet d'écriture, deux phrases des élèves : « Une forêt garnie de sapins dont les épicéas couvrent une partie du ruisseau où on peut éteindre sa soif, puis on trouve un terrain couvert d'herbes séchées en cette saison d'été ». Deuxième phrase : « Le sapin s'émiette sur la prairie et les ombellifères brillent sur l'eau ». C'était du direct, j'y étais ! Emotion stylistique, on le disait, esthétique, jubilation...

Je parlais tout à l'heure de la nécessité de multiplier les rencontres... L'offre de lecture à l'école doit être plurielle, très ouverte, pour accroître l'appétence, pour alimenter le désir qui pourra naître et se développer à condition bien sûr que l'enfant trouve des motifs d'intérêt à la lecture. Faisons en sorte que tout enfant rencontre « son » livre ou des livres qui correspondent à ses intérêts spontanés, et que son

parcours d'élève le conduise à élargir la gamme de ses intérêts. Catherine Tauveron, lorsqu'elle évoque la lecture littéraire, parle d'histoires à mener, d'avoir plusieurs vies et de contracter plusieurs mariages, mariages arrangés par l'enseignant, mariages d'amour aussi. Eh bien faisons en sorte que ces mariages-là soient des mariages réussis ! Elle assigne à cette lecture en réseau quatre fonctions principales : d'abord permettre l'éducation d'un comportement de lecture, qui suppose la mise en relation de textes pour construire ce que Bernard Devanne appelle une pensée en réseau, permettre de construire et de structurer la culture qui en retour, bien sûr, alimentera la mise en relation, permettre en troisième point de résoudre les problèmes de compréhension-interprétation posés par un texte donné, problèmes qui trouvent leurs solutions dans la considération d'autres textes, et enfin, permettre, en tant que dispositif multipliant les voies d'accès aux livres, les voies d'accès aux textes, d'y pénétrer avec plus de finesse et d'en explorer les ombres. En écho, Michel Leiris, dans son journal paru chez Gallimard, écrit : « J'ai toujours l'impression que le rapprochement matériel de deux textes de provenances très différentes produira, même si deux textes n'ont pas grande valeur en eux-mêmes, une espèce de déflagration », le mot est dit ! Il y a des frottements qui font des étincelles, d'autres sont à l'origine de déflagrations. Si j'osais, pour conclure, je dirais que grâce à la littérature, l'école peut enfin, aujourd'hui, en toute légalité, allumer le feu !

### **Michel Grandaty**

Nous allons maintenant interroger Françoise Guissepin sur les demandes et les attentes de ces jeunes lecteurs dans une librairie spécialisée, sachant qu'en ce qui concerne les lieux du livre, les libraires ont un rôle à hauteur pratiquement de 50 %, en dehors de tout ce qui est grandes surfaces, vente par correspondance, etc. et les libraires spécialisés représentent, dans cet espace-là, 25 à 26 %.

### **Françoise Guissepin**

C'est un peu dur pour nous, après avoir allumé le feu, de l'entretenir ! On va essayer ! Ce n'est pas toujours évident.

Je suis très contente que ces journées aient lieu parce que c'est toujours un bonheur de travailler dans le domaine de la littérature de jeunesse, même après autant d'années, c'est toujours un bonheur de découvrir tous ces livres merveilleux qui nous arrivent... Je vais immédiatement faire un bémol : il en arrive aussi de bien mauvais et quelquefois, quand on reçoit nos colis de nouveautés, on se dit : « Mon Dieu ! Dire qu'on a abattu des arbres pour imprimer ça ! » Le travail des éditeurs est extrêmement laborieux et difficile pour faire le tri, mais malgré tout, dans ce foisonnement de productions, il y a de si belles choses que vraiment ça nous régénère tous les matins ! Et le fait que des journées comme celles-là soient sur le chemin de la légitimation de la littérature de jeunesse, le fait que des éditeurs qui jusqu'à maintenant ne s'y intéressaient pas viennent essayer de mordiller un peu de parts de marché -ça nous fait un peu rire des fois, rire jaune -, c'est aussi une petite revanche d'un secteur qu'on a considéré longtemps comme mineur et qui, peut-être, petit à petit, est en train d'acquiescer sa vraie place.

Je ferme la parenthèse pour dire que nous, du point de vue du libraire, nous ne pouvons pas tout à fait analyser les pratiques de lecteurs parce que pour cela, il faudrait que nous analysions aussi les pratiques de non lecteurs, ce que nous ne sommes pas, par définition, à même de faire. Ce dont nous pouvons témoigner, c'est de l'évolution de la demande, de ses constantes et de ses différences dans le temps, et c'est cela que je vais vous proposer maintenant. D'abord par grands domaines, et après, on verra ce qu'il y a de transversal dans tout cela.

La petite enfance, les livres à donner aux tout-petits, c'est devenu une évidence. Je dis bien « c'est devenu », je n'aurais pas dit la même chose il y a dix ans. Bien sûr, il y a dix ans, nombre de gens parmi vous, animateurs de crèches, de haltes-garderies, de bibliothèques pour les petits, d'écoles maternelles - l'AGIEM travaille depuis fort longtemps là-dessus - nombre d'entre vous avez œuvré longuement pour que cette reconnaissance ait enfin lieu. Elle est évidente aujourd'hui et nombre de parents, de grands-parents, d'accompagnants, viennent nous demander des livres pour les tout-petits, comme si vraiment ça tombait sous le sens. Et ça, c'est un gain de longue haleine de bien des gens. La production est d'ailleurs dans la petite enfance presque pléthorique. Il y a énormément de choses qui ont fleuri ces dernières années, avec plus ou moins de bonheur comme je l'ai déjà dit, mais il y en a d'excellentes et ça vaut vraiment la peine de se pencher dessus. Les livres pour les tout-petits sont très variés, je ne vais pas rentrer dans le détail car ce serait extrêmement long et fastidieux sans doute pour vous qui les connaissez, mais ça va du livre à toucher au livre à lire... Il y a des grands livres, des petits livres, des livres longs, des livres courts, des livres en format cartonné, en format tissu, l'offre est vraiment pléthorique ! Mais on est ravi que ce soit enfin reconnu.

Après, jusque vers huit ans, la constante, c'est la prédominance de l'album. La créativité de l'offre est véritablement extraordinaire. Depuis toujours, l'album est le lieu magique de la rencontre entre un adulte - ou des adulte s- et un enfant - ou des enfant s- et le livre. Le livre et derrière lui, l'auteur, l'illustrateur, etc. Mais ces dernières années, l'évolution des techniques a permis d'offrir des livres dans une très grande diversité dont certains sont véritablement des oeuvres d'art. Et quelquefois, on entend dire : « Ah, mais c'est tellement beau que ce n'est pas fait pour des enfants ! », c'est absurde, bien sûr, c'est fait pour des enfants et pour des adultes. Si vous êtes là aujourd'hui, c'est que vous le savez déjà, il ne faut jamais se priver de lire les livres pour les enfants, les albums sont une merveille d'introduction à la lecture et à la littérature plus tard.

Plus récemment, il y a quelques années, est né l'album-CD, l'album accompagné d'un CD. Le CD est la copie auditive de ce qui est écrit dans le livre ou est un objet à côté, qui le complète, qui le transcende, qui le transforme, et le lien entre les deux me paraît tout à fait évident. La floraison chez les éditeurs de ces objets-livres, livres-CD, et le goût quasi immédiat du public pour ces livres-là montrent bien que cette association est intéressante et qu'elle ne prive l'enfant, le lecteur, ni de la présence d'un adulte à côté ni de la présence de l'adulte en général, celui qui lit, celui qui raconte, et surtout

confirme ce qu'on savait déjà, qu'on a dit et redit maintes et maintes fois. Lire c'est bien, mais écouter lire, c'est encore mieux.

Après, les lecteurs débutants se voient souvent aiguillés vers les premiers romans, les collections de premiers romans, qui se sont beaucoup développées aussi ces dernières années, avec de grandes difficultés. C'est très important de donner des premiers romans aux enfants ; ils aiment bien ça et les éditeurs sont obligés de construire des collections dans leurs catalogues, par contre, il est très difficile - je le dis simplement - de trouver de très bons textes dans ces collections de premiers romans. Il y en a, bien sûr qu'il y en a, et il y a plein d'auteurs ici qui peuvent en témoigner. Mais sachez, si vous ne le savez déjà, que les sacs postaux que reçoivent les éditeurs tous les jours regorgent de textes destinés soi-disant aux premiers lecteurs qui sont de pures niaiseries, et arriver à faire le tri là-dedans et susciter de bons textes pour les lecteurs débutants est particulièrement difficile. On voit quand même les professeurs, les bibliothécaires et les parents continuer de chercher pour ses lecteurs débutants des albums et c'est une excellente chose. Je veux dire par là que la place de l'album dans la lecture débutante, et pas seulement dans la lecture faite aux enfants, devient une évidence aussi et que c'est une excellente chose. En ce qui concerne les lecteurs débutants, on considère que leur lecture est autonome et donc, on les laisse souvent avec des premiers romans, c'est peut-être un tort. C'est peut-être un tort que de ne pas continuer à leur lire des livres, à les lire avec eux, parce que quelquefois, ils pourraient accéder à des textes destinés à des lecteurs soi-disant plus grands et ils s'en privent un peu parce que les stéréotypes -y compris dans les librairies, y compris dans la mienne- enferment un peu les collections dans des tranches d'âge. Je pense que le travail à faire pour les années à venir est d'essayer de décroquer ces tranches d'âge auxquelles on échappe difficilement, je le confesse moi-même. On a parfois le tort aussi, nous tous - je me mets dedans - de les aiguiller vers des collections ou des séries qui sont extrêmement sécurisantes. C'est quelque chose qui fonctionne très bien. *Amandine Malabul*, c'est très chouette, c'est très sympa, mais ce n'est peut-être pas utile d'en lire six ou sept, c'est peut-être mieux d'en grappiller deux ou trois et de partir sur une autre collection, or on a un peu tous tendance à les enfermer dans des séries. Et la vogue des séries chez certains éditeurs ne laisse pas de m'inquiéter.

En matière de fiction toujours - j'examinerai la lecture de documentaires un peu après - on commence à avoir chez les 9-12 ans deux grands types de lecteurs : les « boulimiques » qui lisent tout ce qui leur tombe sous la main, absolument tout, et les « picoreurs ». Il y a des livres pour les deux, tant mieux ! Il y a des petits livres, il y a des gros livres, il y a des livres écrits serré, il y a des livres avec des images. Les 9-12 ans ne sont pas encore enfermés, il me semble, dans des types de lecture. Même si certains ont déjà des goûts très précis, c'est l'âge magique, extraordinaire, auquel on peut leur proposer des livres drôles, des livres qui font peur, des petits récits historiques -pour autant qu'il en existe-, des romans fantastiques, des histoires d'amitié, des romans d'aventure, quelques romans policiers... Vraiment, ils s'ouvrent à la grande diversité de la littérature de jeunesse, et je dirais que l'offre, de ce point de vue-là, est à peu près en adéquation avec leur demande. Ils se mettent à lire tout seuls

aussi beaucoup de contes. Le conte, me semble-t-il, est un secteur qui a bénéficié d'une expansion tous azimuts, dans tous les formats, dans les grandes collections, dans les petites collections, avec des anthologies, anthologies thématiques, s anthologies par auteur, anthologies par pays... Les enfants, je crois, tout autant que les adultes, sont vraiment demandeurs de ce genre de textes. En plus, c'est l'âge où, quand ils aiment quelque chose, ils l'aiment sous toutes ses formes. Disons de façon stéréotypée, pour aller vite, que quand ils aiment les histoires de chevaliers, ils aiment les romans de chevaliers, ils aiment les documentaires sur les chevaliers, ils aiment les livres animés sur les chevaliers, ils aiment les contes sur les chevaliers. Ils sont vraiment avides de tout ce qui peut nourrir leur passion, leur intérêt, et ils ne sont pas fermés à un genre. Ils sont vraiment prêts à lire des quantités de choses et à être extrêmement demandeurs, jusqu'à satiété, si la satiété existe, je ne sais pas !

Pour les petits lecteurs, les « picoreurs », qui viennent soit seuls ou le plus souvent avec leurs parents ou des accompagnants, la pression des adultes est relativement forte. Quand un enfant se met à lire mais pas beaucoup, on a un peu l'impression que les parents pensent : « Mais il faut absolument qu'il lise ! ». Le livre, comme outil de réussites sociale, scolaire et intellectuelle, ça reste quand même une réalité. Or ce n'est pas grave, s'ils ne lisent pas beaucoup. Marie-Claire Mzali l'a bien dit, l'objectif, ce n'est pas « toujours plus », c'est « mieux », plus profondément et de façon vivante » ! J'avoue que je reste parfois un peu pantoise quand quelqu'un me demande un livre « qui donne le goût de lire » ! Et je dis parfois humblement que s'il y avait un livre qui donnait le goût de lire, tous les libraires seraient riches à milliards et sûrement même auraient déjà quitté le métier ! Voilà, c'est en croisant plusieurs lectures, en faisant des tentatives modestes et diversifiées qu'on va peut-être susciter ce goût de lire... C'est ce qu'on essaie de faire modestement, vous et moi, tous les jours. Mais un livre « qui donne le goût de lire », ça me laisse rêveuse. Si vous avez une réponse, je la prends !

**Michel Grandaty**

*C'est Harry Potter, non ?!*

**Françoise Guissepin**

On en parlera ! (rit)

Il y a aussi à cet âge-là des lecteurs spécifiques de documentaires. Sans faire de typologies abusives, ce sont souvent des garçons qui sont lecteurs exclusifs de documentaires. Peut-être y a-t-il là quelque chose de l'ordre de la peur du texte, d'une sacralisation du texte, du roman, qui fait qu'ils s'en tiennent un peu à distance se disant que là, au moins, dans le documentaire, le terrain est balisé et qu'ils savent un peu où ils vont. Je me pose la question depuis de longues années de savoir pourquoi ce sont les garçons qui sont plus strictement lecteurs de documentaires, mais je n'ai pas trouvé de réponse absolue.

On nous avait annoncé il y a une dizaine d'années, à cause d'Internet, à cause du développement du CD Rom, du DVD, etc. la mort du documentaire, et nous constatons tous les jours qu'il n'en est rien. Le documentaire ne fait pas les meilleures ventes chez

les éditeurs, n'empêche qu'il continue d'en exister, que l'inventivité continue de se manifester tous les jours.

Un domaine où il me semble que le documentaire a explosé ces dernières années, c'est le domaine des livres d'art : on a longtemps entendu dire que les livres d'art étaient faits pour les adultes et que les enfants ne pouvaient pas comprendre, or chacun ici sait aujourd'hui qu'il n'en est rien et que la multiplication des collections trouve preneurs. Si certaines sont un peu besogneuses, il faut bien l'avouer, d'autres sont extraordinaires et sont des ouvertures magiques vers un monde qu'on leur croyait fermé et dont ils se sont emparés bien avant nous, pour peu qu'on leur entrouvre la porte... Donc le documentaire n'est pas mort, je peux en attester !

Il y a aussi des choses qui avaient existé dans le passé et sont revenues ces dernières années, à la façon d'*Archimède*, il y a dix ou quinze ans, des collections qui sont un peu à la croisée des chemins, des documentaires romancés ou des récits documentés. Ils permettent à certains - qui éprouvent peut-être la peur du roman sacralisé dont je parlais à l'instant - de rentrer dans des récits un peu longs. Et je vous invite, si vous ne l'avez fait, à lire le très magnifique *Voyages d'Ibn Battûta* paru chez Syros Jeunesse il y a quelques années, qui est une pure merveille, à la fois un récit, un livre d'art, un livre de voyage, un livre de géographie, un livre d'histoire, un livre sur le Maghreb et même une introduction pour les adultes, quelque chose d'absolument magique !

C'est aussi l'âge où la BD prend toute sa place. La bande dessinée, dans l'édition, subit des fluctuations. Il y a des moments où elle a le vent en poupe, des moments où elle l'a moins. Ça tient à des raisons que je n'analyserai pas ici, mais qui sont aussi celles de la création. En tout cas, dès que les enfants ont une lecture autonome, la BD est vraiment la voie royale : je ne connais pas de librairie où l'on ne voie des enfants assis dans un coin en train de bouquiner tranquillement, plongés dans une BD avec ravissement !

Ensuite, nous arrivons à un âge un peu plus difficile : certains lecteurs nous abandonnent. Je dis « nous abandonnent » mais est-ce eux, ou est-ce nous qui les avons abandonnés ? C'est une grande question à se poser. Ceux qui restent lecteurs s'intéressent à des sujets variés, mais il me semble qu'ils se spécialisent un peu. C'est-à-dire qu'on a des dévoreurs de SF, des dévoreurs de polars, des adolescents qui lisent des romans « miroir »... Il y a des cloisonnements qui apparaissent entre les romans « fille » et les romans « garçon »... c'est une catastrophe et j'espère qu'on va tous lutter contre ça avec énergie et efficacité ! Je pense que le roman « miroir » est quelque chose de très intéressant qui n'a pas à être connoté « fille » ou « garçon ». Il y a aussi des lecteurs de roman d'aventure. Et puis c'est l'âge aussi où ils se mettent ou se remettent à lire les classiques. Les injonctions de l'Éducation nationale, il y a quelques années, de retrouver les textes fondateurs ont fait que, d'une part la production, et d'autre part la demande, se sont un peu réorientées vers les grands textes, vers la mythologie, vers les contes et légendes de tous pays. Aujourd'hui, il y a une offre assez diversifiée et assez passionnante sur ces sujets-là. Et la demande de livres sur les textes classiques et la mythologie est de plus en plus importante.

On a parlé hier, lors d'une table ronde sur la lecture des ados, de ceux qui ne lisent plus. Ils ne lisent plus de romans, et pour les documentaires, il n'y en a pas beaucoup qui soient vraiment passionnants. Il y a un clivage dans la production des éditeurs, me semble-t-il, vers l'âge de 12 ans, au-delà on part chez les adultes mais entre les deux, constituer un fond pour les ados, c'est parfois difficile. Or il y a des lecteurs adolescents qui ne lisent pas ce que nous avons à leur proposer, mais qui lisent plein d'autres choses : ils lisent des revues, des journaux, des textes qu'ils se passent entre eux, des mangas... Et la place des mangas dans les librairies, à mon avis, et dans la mienne en particulier, n'est pas suffisamment forte. Je pense que c'est simplement parce qu'on a la trouille et qu'on n'y connaît rien, parce qu'on ne sait pas bien les choisir !

Pour terminer sur quelques grandes tendances, il faut quand même remercier Harry Potter d'avoir donné le goût des grands livres, d'avoir désacralisé le gros livre, d'avoir fait en sorte que les enfants n'en n'ont plus peur. Du coup, il y en a trop... Il y a eu des choses excellentes et des choses moins bonnes, des best-sellers qui ont écrasé le travail qu'on a pu faire à côté, mais malgré tout, ce goût des gros livres, ce renouveau des grands livres, est une bonne chose.

Ce qui me paraît très intéressant pour les années à venir, c'est la perception que les livres ne sont pas cantonnés à une tranche d'âge, par exemple que les livres d'adolescents peuvent être lus par des adultes. Je prendrai pour exemple *Le clan des Otori* chez Gallimard ou *Nulle et Grande Gueule* de Joyce Carol Oates. Je pense que le mélange des genres est une bonne chose, je pense que si nous lisons les livres de nos ados, nos ados se mettront à lire nos livres aussi.

### **Michel Grandaty**

Passons à la politique éditoriale du Seuil...

### **Françoise Mateu**

En fait, j'espère pouvoir parler de la problématique de l'édition jeunesse en général et pas seulement de la politique éditoriale du Seuil, même si c'est prétentieux. Je citerai quelques exemples personnels qui m'ont mise en éveil et m'ont permis de prendre conscience, justement, de ces nouveaux axes de développement ou encore - comme l'a dit en conclusion Françoise Guissepin - de ce mélange des genres, car c'est peut-être là que sont nos nouveaux axes de développement et de création.

Le bon livre, c'est le livre que l'enfant va recevoir au moment où il est capable de le recevoir et de l'enrichir de sa propre vie, à l'étape où il en est dans son développement psychique et culturel. Face à la difficulté d'un grand foisonnement des titres, dans ce choix qui tue le choix parce qu'on n'arrive plus à percevoir le bon livre, je crois que chacun d'entre nous doit cultiver sa singularité. J'aime rappeler cette phrase de Baudrillard : « Toute culture digne de ce nom tend vers l'universel, et toute culture qui veut tendre à l'universel se noie et se dilue ». Je pense qu'il en est de même pour toute création artistique. Plus elle va cultiver une singularité - et pas une différence : la

différence, c'est par rapport aux autres, la singularité, par rapport à soi - et plus il y aura de sincérité, plus il y aura de vérité dans ce que vous allez donner. Alors l'éditeur que je suis va pouvoir trouver la manière de la communiquer. Le travail de l'éditeur, c'est de donner ses codes et ses repères, c'est de positionner un livre. Positionner un livre, ce n'est pas un gros mot, c'est au contraire l'essentiel de notre fonction ! C'est donner à ce livre la chance de rencontrer son vrai public. Que l'on positionne un livre pour 1 500 lecteurs ou pour 15 000, notre tâche n'est que là.

La première semaine où je suis passée des éditions Syros aux éditions du Seuil, j'ai accompagné une éditrice dans une présentation aux représentants, où elle a présenté un livre qui jouait sur les expressions « au pied de la lettre ». Il me semblait que ça ne s'adressait pas aux tout-petits. Le livre n'avait pas encore sa forme physique à cette étape-là. Nous avions quelques photocopies, quelques montages. Et j'ai entendu cette éditrice dire : « Nous allons faire du tout carton ». Je me suis dit : « Voilà de quoi se questionner, les expressions au pied de la lettre ne s'adressent pas à la petite enfance »... Le livre a paru tout carton, effectivement, avec des expressions difficiles, type : « Papa, où es-tu ? Je suis en charrette, je suis en pleine galère » etc. En fait, il a plu au-delà de ce que j'espérais. Pourquoi ? Parce que ce livre a été repéré par les « bons » lecteurs, d'abord par les jeunes pères qui vont en librairie - ça correspond à un phénomène sociologique : « Papa, où es-tu ? », ça les a interpellés, certainement. Après, il a été repéré pour d'autres bonnes raisons : parce qu'il y a de l'humour, parce que l'illustratrice, Soledad Bravi, est assez connue, etc. Mais le premier a priori de ma part a été battu en brèche dès que le livre a paru, j'ai compris qu'on avait brouillé les repères ; alors qu'il ne s'adressait pas à des tout-petits, il y avait un confort à tourner les pages, etc, il y avait d'autres raisons que j'ai découvertes petit à petit, qui ont fait le succès - très relatif, rassurez-vous - de ce livre.

Plus le livre est plaisant, revêt des formes variées et plus on a envie de le comprendre et, également, plus il est nécessaire d'être bien formé pour se repérer. Vous allez être nos interlocuteurs privilégiés, nécessaires et indispensables parce que l'accès à ces codes dépend de vous et le jeu qui pourrait en être fait dépend aussi de ce que vous aurez pu poser. J'ai rencontré des enseignants de CP qui me disaient à quel point ils étaient surpris de voir, d'année en année, les petits s'aventurer de plus en plus dans des images complexes et se les approprier.

Pensons aux romans non illustrés pour des jeunes, aux gros pavés. Pendant des années, on nous disait « Pas de très gros livres, on ne les vend pas » et souvent, l'auteur lui-même avait intégré cette notion du livre court, du livre rapide, du livre qui a le rythme... Or on s'aperçoit maintenant que non seulement les enfants peuvent lire des grands livres, mais que ce n'est plus un frein pour les parents d'y mettre un certain prix. Tout cela correspond aussi à une nouvelle attitude sociale de consommation ou de curiosité. Et peut-être aussi l'adolescent veut-il de plus en plus passer cette étape qui l'amène à l'âge adulte : le gros livre un peu cher le rapproche de la littérature adulte.

Le paradoxe, dans cet univers très riche et peut-être un peu désordonné de la littérature de jeunesse, c'est qu'il y a des pépites, mais que ces pépites existent en

partie grâce à votre volonté à les découvrir et à les faire vivre, à les partager avec les enfants.

### **Michel Grandaty**

A présent, celui qui est au cœur du propos, notre auteur...

### **Pierre-Marie Beaudé**

Je suis un auteur métonymique, c'est-à-dire que je suis une singularité, mais je représente le tout. Pas à la façon d'un Président de l'association des écrivains, ce n'est pas ça du tout, mais on peut rejoindre une expérience un peu générale si on reste dans sa singularité. Donc je vais parler de moi, j'en suis désolé, en espérant que cela fasse écho pour vous, pour comprendre ce que peut être un auteur aujourd'hui, un auteur de jeunesse.

Le premier point serait d'ordre éthique. On ne parle pas souvent de l'éthique de l'écrivain, on parle plutôt de l'esthétique. L'éthique, je l'énoncerai de la manière suivante : l'auteur se construit lui-même. Vaste programme ! Que veut-il ? Quel est son désir ? Est-il dans l'inquiétude de réussir ? De vendre beaucoup ? D'être reconnu ? Toutes ces questions varient, d'ailleurs, en fonction de la carrière. Je pense qu'on ne pense pas les mêmes choses quand on commence comme auteur et quand on continue comme auteur. Autre problème, qui est très présent chez les auteurs de jeunesse, me semble-t-il, ce sont les contraintes financières. L'auteur doit-il publier tant de livres par an pour assurer sa vie -et sa survie, quelquefois- ou doit-il écrire plutôt dans ce qui marche le mieux ? Il se pose une série de questions comme celles-ci qui sont très concrètes. Doit-il faire des animations scolaires, ce qui fait que souvent, un auteur devient un demi-auteur pour une part et quelqu'un qui a une demi-activité, des animations scolaires, pour une autre part ? Avec derrière, bien entendu, des questions redoutables comme « est-ce que ça favorise son écriture ou est-ce que ça nuit à son écriture de faire des animations scolaires ? C'est une question qu'on ne voit pas souvent posée, mais j'aimerais bien vous entendre un jour là-dessus.

La façon dont l'auteur se construit dépend aussi de son éditeur. Or les éditeurs sont multiples. Ils ont chacun leur politique éditoriale. Vous devinez le problème, pour l'auteur, du formatage des livres. Est-ce qu'on peut formater un livre et si oui, jusqu'où l'auteur peut-il se sacrifier à cette politique éditoriale ? C'est une question très importante aussi pour un auteur.

Bref, l'auteur est quelqu'un qui essaie de se construire et qui a des contraintes. Il a son propre désir. Marie-Claire Mzali parlait du désir du lecteur, mais l'auteur, c'est pareil, il a son propre désir, il a des contraintes langagières et aussi des contraintes dans ses rapports avec son éditeur et avec ses lecteurs.

Mon deuxième point sera une réponse plus personnelle. Je me suis posé la question : « Qu'est-ce que je fais, moi, comme type d'écriture ? Comment est-ce que j'essaie de me construire ? » Il y a un livre que j'aime bien, d'un juif égyptien qui s'appelle Edmond

Jabès, *Je bâtis ma demeure*. Je répondrai que comme auteur, je bâtis ma demeure ! Ça vous surprendra peut-être de penser que c'est ma première préoccupation, je suis très « égocentré », mais quand je bâtis ma demeure, j'essaie de m'expliquer avec moi-même, et je n'essaie pas de m'expliquer avec mes lecteurs. Quand on fait de la narratologie, on se demande : « comment implique-t-on le lecteur ? Regardez, voilà dans le texte l'endroit où le lecteur est impliqué », bref des schémas que vous connaissez bien si vous êtes professeur de français, mais je pense que ces schémas rhétoriques ne sont pas obligatoirement très intéressants pour un auteur. Je me bats, dans mon métier d'enseignant justement, pour privilégier la dimension créatrice, poétique au sens très originel du terme. Qu'est-ce que c'est qu'une oeuvre poétique et qu'est-ce qu'on cherche à communiquer ? Là, il y aurait des débats très intéressants à faire ! La communication, la cible, le message... Les élèves demandent souvent : « Quel est le message ? » Je réponds que je n'ai pas de message. Je suis un petit artisan, j'ai des mots, j'essaie de les mettre côte à côte, mais il n'y a pas de message. Qu'est-ce que j'ai, moi ? J'ai des parcours de figures, des mots, des parcours figuratifs, et à partir de là, si mon lecteur veut bien s'en emparer pour faire son propre miel, à ce moment-là, je suis l'auteur le plus heureux du monde. Mais je ne pense pas en termes de communication, de cible : « Qu'est-ce que veut mon lecteur ? » Je m'explique avec moi et avec les problèmes qui sont les problèmes de mon propre désir.

Ce que je vais dire en troisième lieu pourra vous surprendre, mais c'est quelque chose qui me frappe quand j'écris : est-ce que je pense à mon lecteur ? Oui et non. Je distinguerais l'écriture pour les 9 ans ou les 10 ans - là, on pense peut-être davantage à son lecteur à cause de contraintes comme celles de la clarté - et l'écriture pour les ados, où je ne pense pas à mon lecteur.

Alors quand est-ce que je pense à mon lecteur ? Eh bien quand, après, mon éditeur relit le texte avec moi. A ce moment-là, on peut faire des ajustements, mais je ne pense pas véritablement à mon lecteur au moment j'écris. Vous allez me dire que je triche un peu en disant ça ! Mais c'est compliqué d'essayer de faire la lumière sur soi ! Vous savez que dans la théorie littéraire, on parle du lecteur implicite. Si j'écris par exemple « Il rencontra un grand anaconda, qui, comme chacun le sait, est un serpent du Sud-Amérique », je suis en train, moi auteur ou narrateur implicite, de construire un lecteur implicite, c'est-à-dire que je suppose que mon lecteur ne sait pas ce qu'est un anaconda. Donc sous le biais de l'aspect littéraire, au moins, un auteur construit son lecteur idéal, comme on le dit avec Umberto Eco, ou bien son lecteur modèle, vous connaissez ces théories.

Le quatrième point que je voudrais signaler, c'est le rapport à l'éditeur. J'ai entendu tout à l'heure une expression qui m'a bien plu, « les livres qu'on aime ». Je crois que je publie chez un éditeur qui publie les livres qu'il aime. Il ne formate pas. On ne m'a jamais dit « 200 pages plutôt que 150 pages ». Après, on fait éventuellement des réajustements. Mais on me dit de faire ce que je veux. C'est important d'être sur ces bases avec un éditeur qui vous fait confiance pour écrire les livres que vous aimez, car lui, ensuite, publiera les livres qu'il aime. J'ai le sentiment d'une très grande liberté dans mon entreprise. Mais ce que je demande à un éditeur et à un directeur de

collection, c'est de les rencontrer régulièrement, de communiquer régulièrement avec eux pour leur dire mes craintes, mes désirs. C'est quelque chose de très important. Je crois beaucoup, personnellement, à la rencontre entre l'auteur et le directeur de collection ou les directeurs de collection.

Un petit exemple... Je reçois de temps en temps des lettres de classes : chaque élève a lu un de mes romans et m'envoie le compte-rendu avec le prof. J'ai reçu un jour une vingtaine de lettres et parmi elles, il y avait la lettre d'un garçon qui disait :

« Monsieur, il faut que je vous le dise, votre roman est nul, vous vous êtes trompé d'époque, car peut-être qu'à votre époque, on n'avait pas besoin d'action, mais maintenant, vous devriez savoir qu'on a besoin d'action ! » Et effectivement, il n'y avait pas un poil d'action dans mon roman. Alors bien entendu, j'ai répondu par une lettre collective en disant que, s'ils avaient fait des recherches sur Internet, ils auraient vu que dans la lointaine époque dont je viens, il y avait des romans d'action, qu'il y avait des films d'action, qu'il y avait les grands westerns spaghetti, « Il était une fois dans l'Ouest », « Le bon, la brute et le truand », « Pend-le plus haut », mais qu'après tout, on n'est pas obligé de faire du roman d'action ! On ne boit pas non plus toujours la même boisson ! On peut boire de l'orangeade mais aussi de l'eau, du café... Supposez que mon éditeur ait parlé comme ce garçon, qu'il m'ait dit : « Cher Monsieur, votre livre est nul puisqu'il n'y a pas d'action ». Eh bien, le livre ne serait pas paru ! C'est vrai que l'éditeur a été assez audacieux en publiant un roman de jeunesse qui commence par « Avec une patience infinie, virgule » !... Je sens que vous avez envie de connaître la suite !

L'auteur a besoin d'avoir confiance dans l'éditeur et de lui faire partager un peu ses craintes, parce qu'un auteur, sauf exception, c'est quelqu'un qui a peur, qui est inquiet, me semble-t-il.

Le dernier point que je voudrais signaler rapidement, car le temps passe, est un problème d'esthétique. Il y a des genres, des tons, des styles, et un auteur est bien entendu confronté à la question : « Est-ce que je vais faire du roman miroir, est-ce que je vais faire du roman policier, du roman d'aventure, de l'Heroic fantasy, du roman de science-fiction ? » C'est un problème d'esthétique mais aussi d'éthique, car la tendance de l'auteur sera peut-être de vouloir faire ce qui marche. Je crois qu'il faut se poser cette question quand on est auteur : « Qu'est-ce que tu veux faire ? ». Chercher à imiter ce qui marche n'est pas obligatoirement la bonne voie. Je crois qu'il faut continuer son propre chemin et faire selon son propre désir. Chacun fait ce qu'il peut et ce qu'il veut. Moi, je serais nul pour écrire du roman miroir, je le sais, donc je ne le fais pas. Il y en a qui le font tellement bien que je ne vois franchement pas pourquoi j'essaierais d'en faire.

Je voudrais terminer en vous disant ce que j'essaie de faire, moi, dans mes romans. Je fais du roman actuel ou pas actuel, je n'en sais rien. La question ne se pose pas comme ça. Je dirais qu'il y a deux types d'actualité. Dans le roman miroir, pour y revenir, on vous affiche d'une manière très immédiate la réalité telle qu'elle est : « Je suis dans une banlieue, je rencontre tel et tel problème dans ma famille, etc ». Ça, c'est de

l'actualité. La question que pose le roman miroir est de savoir si on va le relire une deuxième fois, une troisième fois. Est-ce qu'il va résister ? Il y a des films que j'ai regardés une deuxième fois, et j'ai été très déçu. Une troisième fois, ça ne se regarde plus ! Vous avez aussi des films que vous pouvez regarder trois fois, quatre fois. Pour les livres, c'est pareil. J'ai lu au moins dix fois *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. J'y retrouve à chaque fois quelque chose.

J'ai comme source d'inspiration les textes anciens, que je connais bien, par mon métier : ils m'ont beaucoup inspiré, ils m'ont donné une vision des choses que je dirais plus ethnologique et plus anthropologique que psychologique. Je ne déteste pas la psychologie, mais je crois que quand j'écris, je touche plus à des structures de type « ethno » et « anthropo » que psychologiques, c'est-à-dire que mes romans ne ressemblent pas à *Madame Bovary* ni à ces grands romans psychologiques et sociologiques du XIXe siècle, mais ils résonnent de structures qui seraient plus de type mythologique. Je sais décrire par exemple une Algérienne qui est en train d'allumer du feu dans le désert, ça me plaît beaucoup. L'écriture, les traces d'écriture jouent aussi un rôle considérable. Si vous lisez de mes romans, vous verrez que les traces, l'écriture, les signes de l'écrit, sont quelque chose d'important.

Le rapport aux animaux aussi. Pourquoi ? Parce que je suis persuadé, par les textes que j'ai pu lire, les textes anciens, qu'on ne comprend bien son humanité que quand on pose le bon rapport à l'animal. Et croyez-moi, ce n'est pas si facile ! Il y a de l'animal qui dort en nous. Nous sommes des animaux, mais nous ne sommes pas seulement des animaux. Le commentaire rabbinique dit que Dieu a créé les animaux le matin et l'homme l'après-midi. Et le fait qu'ils ont été créés dans la même journée explique leur ressemblance, mais l'un a été créé le matin et l'autre l'après-midi, ce qui explique leur différence.

Pour conclure, c'est une entreprise passionnante que d'être auteur, et d'être auteur de jeunesse. Je crois qu'il n'y a que chez un éditeur de jeunesse qu'on peut se permettre de publier un seul conte de dix pages qui fait un livre ! Il y a là des possibilités énormes, et des possibilités qui, moi, me plaisent beaucoup.

### **Michel Grandaty**

Je tiens à remercier nos quatre intervenants : la première table ronde n'était pas facile. Il n'y a pas eu de temps pour des questions, mais dans les rencontres suivantes, vous aurez des temps de parole, bien entendu, et de questionnement, puisque c'est l'esprit de ces deux journées. Voilà, merci !